



La Rivière Solitaire

Photos de Marie Le Franc adressées à
Louis William Graux vers 1936 (?) afin
qu'il s'en inspire pour illustrer le roman
*La Rivière Solitaire**

* Ed. Ferenczi et fils, *Le livre moderne illustré*, Paris, 1938



L'auteure, l'illustrateur, les photos, en bref

1- L'auteure ...

Marie Le Franc (1879, Sarzeau – 1964, Saint-Germain-en-Laye) est une femme écrivain et poétesse bretonne.

Elle est née en Bretagne, dans le Morbihan, où son père était douanier, a étudié chez les sœurs de Sarzeau, puis à l'Ecole Normale de Vannes. Institutrice à 18 ans, elle quitte la France pour le Canada en 1906. Elle y reste 16 ans, puis va et vient entre la France et le Canada jusqu'à sa mort au château du Val-Saint-Germain, résidence des pensionnaires de la Légion d'Honneur.

Ses poèmes et son œuvre en prose, 17 publications (poèmes, romans, nouvelles, un essai) de 1920 à 1959, évoquent tour à tour et en les mêlant parfois, sa terre natale, la Bretagne, et le Canada. Prix Femina en 1927 pour *Grand-Louis l'innocent*, elle a été faite chevalier de la Légion d'Honneur en 1935 et a été admise à la Société des gens de Lettres en 1952.

Sept de ses romans ont été publiés par l'éditeur Ferenczi et Fils, dans la collection "Le livre moderne illustré". Le principe de cette collection, créée en 1924, est de démocratiser l'accès aux « beaux livres » et de répondre à une importante demande d'ouvrages bon marché. Les œuvres sont récentes, illustrées de gravures sur bois exécutées spécialement par des artistes renommés. Ces romans, populaires à l'époque, sont tirés à un grand nombre d'exemplaires. Cette collection s'arrête en 1955.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Marie_Le_Franc

Louis William
par son fils
Martin Graux



... 2- L'illustrateur...

Louis William Graux, (1889, Saint-Denis – 1962, Paris), est un artiste peintre français. Elève d'Ernest Laurent, d'Auguste Leroux et de H. Grosjean à l'École des Beaux-Arts de Paris, il expose dès 1908, notamment au Salon des artistes français où il est plusieurs fois primé (médaille d'or, hors-concours en 1928). Plusieurs de ses œuvres ont été acquises par l'État, dont un tableau de grand format en 1935, *Les Méandres de la Seine*, qui décorait le Salon des dames sur le Paquebot Normandie, et qui est conservé à l'EcoMusée de Saint-Nazaire.

Officier de l'Instruction Publique, il est fait Chevalier de la Légion d'Honneur en qualité d'artiste peintre pour l'ensemble de son œuvre, en 1937.

Louis William Graux est chargé par Ferenczi et Fils d'illustrer *Grand Louis l'Innocent*, premier des romans de Marie Le Franc à être publié par cet éditeur, en 1929, pour la collection "Le livre moderne illustré".

Ce fut "un peu par hasard", indique Denis Graux, fils du peintre, qui précise que l'auteure fut si satisfaite des illustrations de LW Graux pour *Grand Louis l'Innocent*, qu'elle exigea que ce dernier illustrât chacune des six publications suivantes chez Ferenczi et Fils : *Le poste sur la dune* (1930), *Grand Louis le revenant* (1933, dans la collection "Les cahiers illustrés" chez le même éditeur), *Héliér fils des bois* (1935), *La rivière solitaire* (1938), *Pêcheurs de Gaspésie* (1938), *La randonnée passionnée* (1942).

http://fr.wikipedia.org/wiki/Louis_William_Graux

à Louis W. Graux
pour "illustrer"
l'esprit quelque jour
de la rivière Solitaire,
Marie Le Franc

LA RIVIÈRE SOLITAIRE

Dédicace de Marie Le Franc à Louis William Graux dans la version éditée en 1934 par Ferenczi. Cet exemplaire est annoté en de nombreux endroits par L.W. Graux qui souligne ainsi les phrases et les paragraphes qu'il envisage d'illustrer pour l'édition de 1938. Ses illustrations seront inspirées d'une part par les photos que Marie Le Franc lui adresse vers 1936, et d'autre part par le texte lui-même, notamment pour toutes les scènes d'intérieur pour lesquelles il n'y a pas eu de photos.

... 3- Les photos, leur histoire ...

En janvier, puis en juin 1933, Marie Le Franc accompagne des pionnières dans le Témiscamingue(1) et partage leur vie et leurs difficultés. Cette expérience lui inspirera le roman *La Rivière solitaire*, publié en 1934 par Ferenczi, dans une première édition non illustrée. Une nouvelle édition dans la collection Le livre moderne illustré paraît en 1938. Louis William Graux l'illustre à la demande de l'auteure. C'est le cinquième roman de Marie le Franc auquel il coopère.

Le Témiscamingue est une municipalité régionale de comté (MRC) du Québec située dans la région administrative de l'Abitibi-Témiscamingue, créée le 15 avril 1981. Au cours de ses séjours à la Rivière Solitaire en 1933, Marie Le Franc prend, ou fait prendre des photos des lieux, des paysages, des pionniers, des habitations, des scènes de la vie quotidienne, de responsables et quelques personnalités de passage.

Denis Graux a récemment retrouvé dans les archives familiales un ensemble de ces photos en noir et blanc, prises dans l'hiver et l'été 1933. Elles ont probablement été envoyées entre 1935 et 1937 à Louis William Graux pour qu'il s'en inspire pour l'édition illustrée de *La Rivière Solitaire* (la publication du roman date du premier trimestre 1938).

Elles sont presque toutes légendées au dos, de la main de Marie le Franc. Parfois l'auteure se reprend, biffe une première indication, en écrit une nouvelle avec un autre outil d'écriture (stylo, crayon). On peut y voir une interprétation fictionnelle par l'auteure de certaines des photos en vue de guider l'illustrateur, la personnification de tel ou tel personnage du roman.

On retrouve sur divers sites et dans des archives canadiennes des photos de la même période prises par des protagonistes de cette colonisation. Celles de Marie Le Franc prennent leur sens dans le rôle qu'elles ont joué par rapport à la rédaction du roman, support et souvenir tout à la fois, et dans le souhait de l'auteure qu'elles servent d'inspiration à l'illustrateur qu'elle avait elle-même choisi, Louis William Graux.

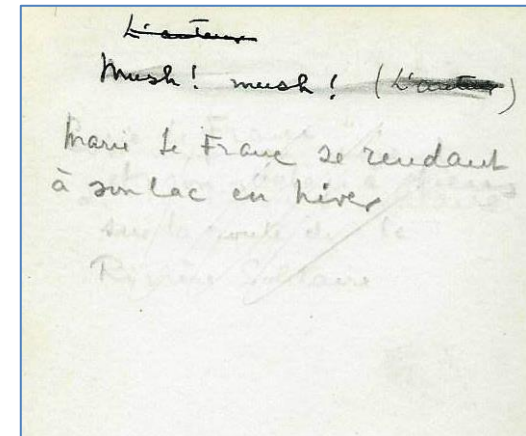
Les indications plus particulièrement portées au dos de l'une des photos, suggèrent à la fois une relecture de l'image a posteriori, et peut-être une anticipation pleine d'espoir de l'auteure.

La photo :



L'indication "se rendant à son lac" est donc plus récente, et ne peut avoir été écrite qu'après que le Lac Vert ait été renommé Lac Marie Le Franc, le 29 novembre 1934 (cf. ci-dessous, extrait d'un article de Daniel Chartier et Gérard Fabre). En effet, elle ne s'y rend pour la première fois qu'à l'été 1938 (le paysage de neige de la photo est donc improbable). Le roman illustré par Louis William Graux paraît début 1938, et les dessins et travaux préparatoires des illustrations n'ont pu être réalisés qu'avant cette visite de Marie le Franc à son lac, qui, par ailleurs n'est pas situé dans l'Abitibi (région de la colonie de La Rivière Solitaire), mais se trouve plus proche de Montréal (voir carte ci-dessous).

Au verso, une première inscription au crayon a été effacée, mais on peut encore deviner : *Marie Le Franc et son traineau sur la route de La Rivière Solitaire*. La version finale est « Mush ! Mush ! Marie Le Franc se rendant à son lac en hiver »



Espoir, anticipation, et peut-être aussi fierté amusée : « mush, mush » ! (1). Si les différentes « légendes » montrent bien une relecture de certaines des photos en vue de guider l'illustrateur, dans ce cas précis l'auteure exprime sans doute une certaine fierté en se décrivant sur une photo de 1933, rendant visite à son lac(2), qu'elle ne verra pour la première fois que cinq ans plus tard. Elle est alors une femme écrivain reconnue : prix Femina en 1927, Chevalier de la Légion d'Honneur en 1935, et un lac à son nom au Canada !

"Dans l'une des nouvelles de son recueil Visages de Montréal, Marie Le Franc évoque une excursion dans un chalet au bord du Blue Sea Lake qu'elle a faite en 1933 en compagnie de Louvigny de Montigny. L'écrivaine transforme ce séjour en un récit de communion avec la nature : « nous comprîmes pourquoi ce lac au cœur des sombres Laurentides où dominant les eaux grises portait ce nom. Le bleu de sa nappe nous arracha un cri. Nous nous penchâmes dessus comme si venait de réapparaître à nos yeux une couleur oubliée du monde(3). » Ému par cette nouvelle, Louvigny de Montigny entreprend des démarches auprès du ministre des Terres et Forêts, Honoré Mercier, pour que le gouvernement renomme un lac du nom de Marie Le Franc.

Le 29 novembre 1934, la Commission de géographie accède à cette demande et nomme le lac Vert, aujourd'hui dans la réserve faunique de Papineau-Labelle, le lac Marie-Le Franc. Louvigny de Montigny s'empresse d'en informer l'écrivaine, alors en Bretagne. Il lui faudra attendre l'été 1938 pour finalement visiter « son » lac, s'y recueillir et s'y baigner, dans une démarche solitaire et solennelle. [Daniel Chartier et Gérard Fabre, 2011]". (4)

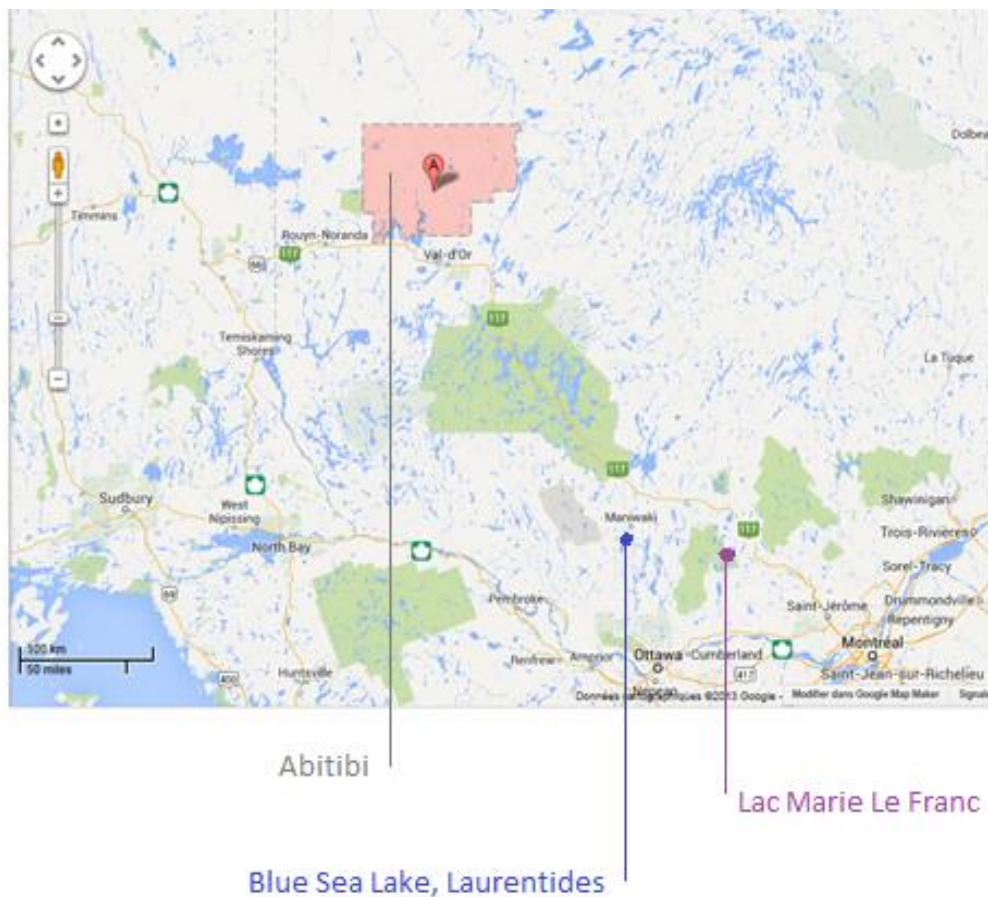
1- Les conducteurs canadiens de traîneau pour faire avancer leurs chiens d'attelage (Alaskan, malamute, husky sibérien, samoyède par exemple), disaient en français « marche », devenu « mush » en anglais.

2- cf. l'inédit "Le lac Marie le Franc", Marie le Franc, 1934, in Voix et Images, n°108, printemps-été 2011, UQAM

3- Marie Le Franc, « Randonnée », Visages de Montréal, Montréal, Éditions du Zodiaque, 1934, p. 23.

4- « Romanciers "français" au Québec, "canadiens" en France : les romanciers français et la constitution d'un paysage littéraire au Québec » Daniel Chartier et Gérard Fabre, Voix et Images, vol. 36, n° 3, (108) 2011, p. 7-13.

<http://id.erudit.org/iderudit/1005119ar>



- L'Abitibi, où se situe *La Rivière Solitaire*

- Le *Blue Sea Lake*, évoqué dans le texte inédit publié dans la revue *Voix et Images*, 2011.

- Le Lac Marie Le Franc

Les pages qui suivent mettent en regard les illustrations que Louis William Graux a réalisées pour le roman *La Rivière Solitaire* et certaines des photos reçues de Marie Le Franc, avec les indications que l'auteure a portées au dos de ces photos.



Les annotations portées au dos de chaque photographie ont été reproduites et transcrites le plus exactement possible à côté des photographies.

Ces annotations sont très probablement de la main de Marie le Franc, bien que deux écritures différentes soient parfois décelables.

Certaines sont purement – et succinctement – descriptives, d'autres évoquent éventuellement des personnages du roman « La Rivière Solitaire », soit parce qu'elles mentionnent le nom desdits personnages, soit parce qu'elles suggèrent une identification possible avec l'un ou l'autre personnage ou ensemble de personnes.



NB. Les numéros ci-dessous se réfèrent aux pages du petit livret original, pas au livre de Marie Le Franc

Paysages et installations des colons

p. 11 : le Solitaire

p. 14 : le Pont Rouge

p. 21 : un "campe"

p. 26 : la chapelle-école

p. 28 : Le poste de secours et le poste de l'administrateur

p. 31 : le "charnier" ou premier cimetière de la colonie

Les colons et autres habitants au jour le jour

p. 34 : un ménage de colons au bord de la route

p. 37 : les premiers colons à la Rivière Solitaire

p. 40 : Famille de colons

p. 41 : Une famille de colons

p. 42 : Famille X qui a faim

p. 44 : Famille de colons

p. 46 : Famille d'Indiens

p. 47 : La chapelle-école

p. 49 : Les Paradis au travail

p. 51 : Retour du magasin

p. 54 : les Paquin

p. 56 : on défriche

p. 57 : arrachage de la souche

Moyens de transport, MLF et son traineau

p. 61 : chariot couvert

p. 65 : MLF assise sur le traîneau

p. 66 : Rose-Aimée à la Rivière Solitaire

p. 67 : attelage

p. 68 : MLF et ses chiens de traîne

p. 69 : MLF vers son lac

p. 70 : Lentement mais sûrement

Personnalités

p. 75 : Mon "pays"

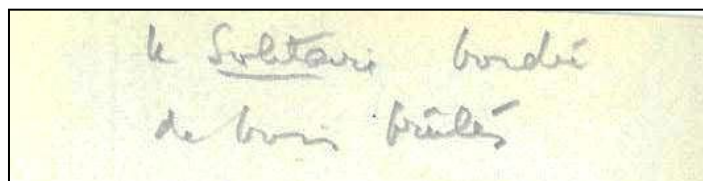
p. 76 : le ministre de la colonisation

p. 79 : un équipage

Liste des photos retenues par l'Association des amis de Marie Le Franc pour l'exposition de septembre 2018 à Sarzeau.

Les textes mis en regard des photos dans les pages qui suivent sont tous de Marie Le Franc, extraits de « La Rivière Solitaire ». Les numéros de pages sont ceux de l'édition illustrée de 1938.

NB. Les numéros de page des illustrations de LW Graux dans les pages qui suivent, se réfèrent à l'édition de Ferenczi et fils, Le livre moderne illustré, Paris, 1938



Le Solitaire bordé de bois brûlés



p. 12-13-

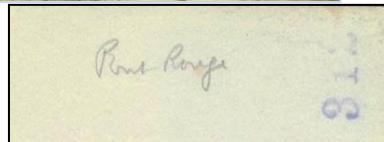
Un camion vint prendre les soixante hommes et s'arrêta en vue d'une rivière grise et désolée, que défendait des bois charbonneux. C'était la première occupante des lieux : la Solitaire.

p. 27-

Le traîneau s'arrêta. La lueur du fanal tombait sur un écriteau planté au bord de la route blanche et portant en grosses lettres manuscrites: *Rivière Solitaire*. C'était tout. On entendit une voix d'homme donner des instructions au conducteur. Il fallait traverser le Pont-Rouge et s'arrêter de l'autre côté, à l'hôtel. C'est là que les hommes attendaient. Il y aurait de l'abri pour tout le monde. Elles écoutaient en silence, sans rien voir. D'apprendre qu'on s'occupait d'elles les réchauffait. Une fois la porte de leur prison ouverte, elles mirent pied à terre devant un bâtiment de bois neuf en forme de cube posé sur la neige et penchant fortement d'un côté; Une banderole de toile traversait la façade, portant en larges caractères: *Bienvenue à notre Colonie*.



Pont Rouge



page 89

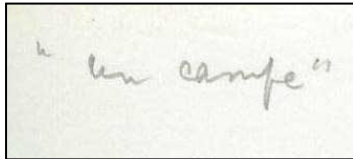
p.88-

Lorsqu'un colon venait chercher Mlle Bruchési le soir, elle le priait d'aller voir si Jerry Trépanier, qui avait un bon cheval, était par hasard au village, et on attelait Bellehumeur au drôle de petit carrosse. Jerry passait le Pont-Rouge et arrêta sa bête devant le pavillon. IL n'avait qu'à attendre. Dès que le trot du cheval résonnait sur le pont, elle ouvrait la porte. Jerry sautait à terre, attrapait sa trousse, la caisse de médicaments, soulevait la petite garde sous les aisselles jusqu'au siège haut perché qu'elle partageait avec lui.

- Fait fret' à soir, mademoiselle Anne, disait-il en enveloppant leurs genoux de la couverture enlevée sans remords à son compagnon de lit. Faudrait pas attraper de mal.



Un « campe »



p.31-

On distingua sur la hauteur une maison basse, l'air d'un jouet de bois, avec sa façade coupées de deux petites fenêtres carrées et surmontés d'un toit triangulaire.(...)

Trépanier expliquait que leur camp était l'un des plus grands : « vingt-sept pieds par vingt-sept », disait-il, tout en rondins. A l'entrée, la cuisine occupait la largeur de la maison, et une cloison à mi-hauteur la séparait des deux petites chambres qu'on apercevait par les ouvertures sans portes. Les filles les masqueraient plus tard d'un rideau. Une de pièces servait aux hommes qui couchaient dans les bunks fabriqués de leurs mains et garnis de foin bleu dont ils avaient fait provision à l'automne.



La chapelle - école -

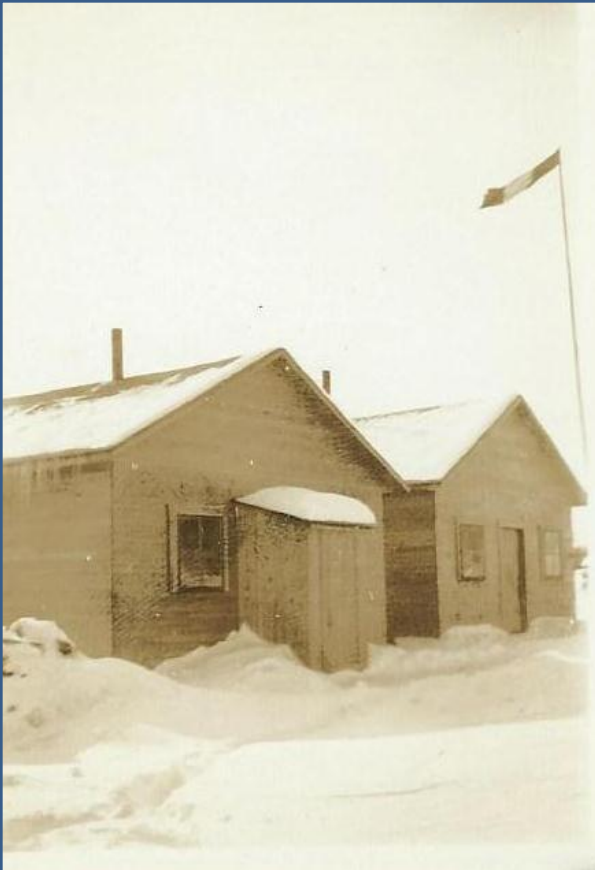
La chapelle-école

p.46-

Il voulait lui montrer la chapelle provisoire qu'on achevait de bâtir, au toit tout frangé de glaçons comme celui d'une crèche. Cela servait en même temps d'école. Elle pourrait y envoyer Régina. La voix chantante de la petite maîtresse de dix-huit ans leur arriva au passage: « 6 ôté de 0, ça n'se peut pas: j'emprunte sur le voisin ... »

p. 126-

On voyait souvent chez elle Mme Pélerin qui habitait le lot en arrière, dans les bas-fonds. Son mari était cet ancien accordeur de pianos qui avait éveillé la curiosité du missionnaire. Ils avaient une bande d'enfants, qui paraissaient rarement à la messe ou à l'école, faute de vêtements convenables. On ne distinguait plus les filles des garçons tant les loques dont ils étaient vêtus se ressemblaient. Leur maison se cachait, comme honteuse, à l'autre bout de leur terre.



*Le poste de secours et
le poste de l'administrateur*

*Le poste de secours et
le poste de l'administrateur*

p. 57-

Je m'en va tantôt lâcher un cri ! avait dit à l'avance M. Rolland. Nous aurons besoin de bras pour bâtir la maison de la garde. Quelques jours après la nomination d'Anne Bruchési, garde-malade « graduée » de l'Hôpital-Dieu de Québec, qu'on envoyait pour l'hiver à la colonie, un pavillon jumeau s'élevait à côté de celui de l'administrateur.

p. 63-

Anne Bruchési subissait le vertige du Nord. Elle eût pu continuer le voyage jusqu'aux limites du temps, jusqu'à l'épuisement insensible de ses forces et elle éprouva une surprise mêlée d'un regret indéfinissable quand l'auto s'arrêta court après avoir traversé le Pont-Rouge, devant le petit bâtiment qu'on appelait le poste de secours. Elle se retint de murmurer, comme si elle venait de se réveiller : « déjà ! ».



Le « charnier », ou 1^{er}
cimetière
de la colonie

Le "charnier", ou 1^{er} cimetière de
la colonie



page 121

p. 121-

En rentrant, Rose-Aimée alluma la grosse lampe à réflecteur du bureau, puis alla machinalement jeter un coup d'œil au poêle. Sans ôter son manteau, rejetant son chapeau en arrière, elle rapporta du bûcher une brassée de bois, remplit la bouilloire d'eau pour le thé, mit à gestes fébriles le couvert. Alors, elle alla prendre sous le lit de sa chambre ses gros souliers. Elle n'avait qu'une idée: fuir, se sentir enveloppée par la solitude du bois. Il faisait noir en vérité et en temps ordinaire, elle eût tremblé de le traverser seule, surtout qu'après la chapelle, il fallait passer devant un sinistre petit cabanon surmonté d'une croix qu'on appelait le Charnier. C'était là qu'on déposait les morts, en attendant le printemps. Chaque fois, elle pensait à la petite Malcolm, dont le père avait apporté lui-même la tombe.



Un ménage de colons
au bord de la route

Un ménage de colons au bord de la route



page 9

p. 43-

Il avait remarqué quelques moulins à coudre, amis aucun métier à tisser, dans les pauvres mobiliers que les camions chaviraient sur la route et qui se couvraient de neige en attendant que leurs propriétaires vinssent les chercher.



Les premiers colons à la Rivière Solitaire
Le 1^{er} camp -

*Les premiers colons à la
Rivière Solitaire. Le 1^{er} camp.*

p. 12-

Ils s'entretenaient longtemps, ce soir-là, de la future colonie que l'abbé Legault appelait *Loney River*, ou Rivière Solitaire, un méchant nom, disait-il, qu'on changerait en un autre plus chrétien sitôt la paroisse organisée. On l'appelait autrefois l'Ennuyante, et les anciens se rappelaient l'avoir entendu ainsi nommer. Aucun d'eux ne songea à la chercher sur une carte. Ils savaient simplement qu'elle se trouvait quelque part au nord, sur la frontière de l'Ontario, dans une région de forêts à demi dévastées par des incendies successifs. La terre y était bonne pour la culture, avec des probabilités de minerai. Ce qui leur parut le plus alléchant, était l'octroi de six cents piastres accordé par famille pour le voyage, l'équipement, la nourriture de la première année, bref, pour leur donner, comme ils disaient, une partance.

p. 13-

Un espace fut vite déblayé et une immense tente dressée non loin du pont rouge qui enjambait la rivière, massive construction qui surprenait l'œil au milieu de la grisaille et du néant des choses. Au bout de quelques jours, un petit pavillon de bois s'élevait, celui de l'administrateur, arrivé en même temps que les colons, puis la bâtisse qui serait la « cache », c'est-à-dire le magasin, enfin la baraque du missionnaire. Un embryon de village se dessinait.



Famille de colons

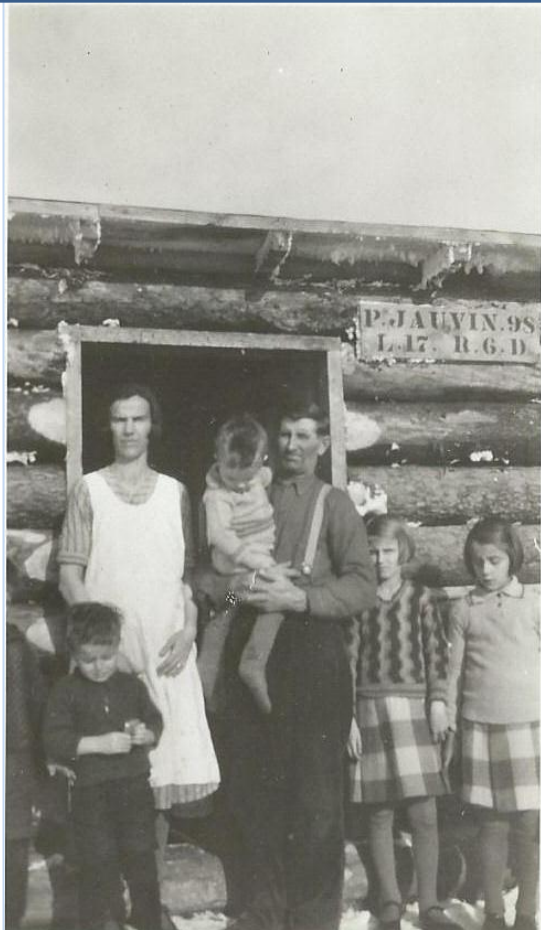
Famille de colons



page 147

p. 78-

Les deux frères frappaient par leur air de bonne éducation, leur mise soignée. Mlle Bruchési expliqua que c'étaient les deux petits Dagenais, du lot voisin, sur le bord de la route. Les parents, d'anciens commerçants aisés, avaient eu des malheurs. On ne voyait pas souvent au village Mme Dagenais, une jeune femme aux traits délicats, peu faite pour les gros travaux. Elle ne se plaignait pas, élevait avec courage sa nombreuse famille. Le dimanche, c'était elle qui tenait le vieil harmonium dont le curé de Notre-Dame sur-le-Lac avait fait cadeau à son confrère de la nouvelle paroisse. Il y manquait plusieurs notes. Cela gênait un peu Anne Bruchési qui dirigeait le chant, de sa voix qui montait bien haut au-dessus de la terre.

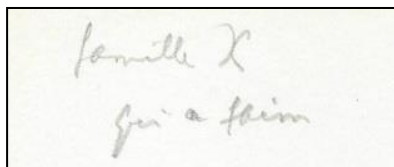


une famille de colons

Une famille de colons

p. 36-

Les Millette étaient là en famille. Ils avaient émigré tous à la fois à la Rivière Ennuyante et choisi des terres qui se touchaient. La vieille Mme Millette, une veuve de cultivateur, s'était décidée la première à prendre un lot avec les trois plus jeunes de ses fils qui n'étaient pas encore mariés. Sa fille, Mme Plante, qui avait un si brave homme de mari, et dix mioches, la pauvre!, tenait la terre voisine. Puis venaient son fils aîné, Donat, et sa femme, la Flamande. Ils avaient déjà trois enfants. Mon mari est bien animé, disait Mme Donat; mais il n'est pas en santé. Il ne peut pas partir à l'épouvante, lui, sur sa terre! Il a l'estomac dégrafé, comme qu'on dit, et la grosse nourriture lui fait mal.



Famille X qui a faim

p. 144-

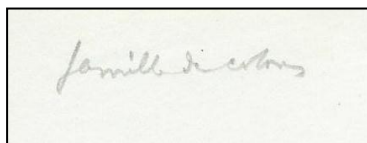
L'administrateur calculait que vingt-cinq pour cent des colons ne resteraient pas. Il avait hâte d'en être débarrassé.

Ceux-là créaient un esprit de révolte ou de découragement autour d'eux. Réunis autour de la cache, ils palabraient, faisant le procès du Gouvernement qui les avait amenés, à force de promesses, jusqu'à ces terres perdues, pour les y abandonner. Ceux qui ne disaient rien étaient les plus terribles à voir, avec leurs joues creuses qu'ils ne rasaient plus mordues par la faim; et leurs yeux pleins de désespoir enfoncés dans les orbites.

p. 104-

Les défricheurs rentraient le soir avec quelques accrocs en plus et les enfants passaient à travers leurs habits, les garçons surtout qui aidaient le père dans le bois après la classe. Ils n'avaient presque plus de culottes. On ne pouvait songer à en acheter d'autres. Des ordres de restriction vinrent de Québec: le budget de chaque famille ne devait pas dépasser quinze piastres par mois. Il fallait d'abord se préoccuper de la nourriture et se contenter de la plus grossière. Les ménagères prévoyantes arrivées à la colonie avec une petite provision de sucre et de conserves s'estimaient heureuses. Les autres faisaient preuve d'initiative, remplaçant le café du matin par une infusion de pain brûlé qu'elles déclaraient excellente pour la santé. Tous montraient une grande endurance et leur optimisme durait tant qu'ils avaient encore quelques piastres à leur crédit. Ils étaient les premiers à plaisanter sur la nourriture.

- Faut faire monter le Ministre! disaient-ils à l'administrateur. Il a son assiette mise chez nous! La femme est ben smart pour cuire les beans.



Famille de colons

p. 105-

Chacun trouvait qu'il avait choisi le plus beau lot, le comparait à celui du voisin, pour conclure en faveur du sien. Ils espéraient beaucoup de la récolte de l'été prochain, leur première récolte. Jamais elle ne serait si belle que celle qu'ils voyaient en imagination. Les femmes parlaient surtout de leur jardin. Aux hommes revenait la culture des patates, du trèfle, de l'avoine, du maïs, du tabac. Elles se réservaient les légumes et les fleurs. Les fleurs surtout! A les entendre, eUes auraient devant la maison les pivoines les plus écarlates, des cœurs saignants, des sabots de la Vierge, des pieds d'alouette. L'espérance était grande. Il ne se passait guère de jour où ils ne s'entretinssent de la misère qu'il faudrait endurer pendant les premières années. Mais ils l'acceptaient. C'était la compagne du défricheur. Ils n'étaient point venus en visite!



*pour famille d'indiens
au bord de l'Opasética*

*Famille d'indiens au bord de
l'Opasética*

p.152-153-

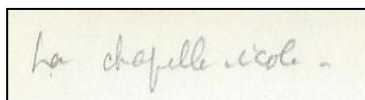
Ils arrivèrent en vue d'une cabane à laquelle le temps donnait cette grisaille expressive que revêtent les cabanes dans les bois canadiens. Elle était occupée par une famille d'Indiens. Trois perches plantées en terre au bord de l'eau supportaient une marmite. Un chien dormait sur l'herbe. Par la porte entr'ouverte on apercevait un berceau de toile suspendu par deux fortes lanières de cuir au plafond. Anne Bruchési ayant manifesté le désir de prendre une photo, ils débarquèrent.

Le mari et la femme, suivis des enfants, accoururent. Ils avaient tous de rondes figures bronzées, graves et paisibles, et montrèrent la plus grande docilité à se grouper selon les instructions de la garde. M. Cartier prit avec douceur le papouze dans ses bras et se plaça au milieu du groupe. Il n'y avait ni condescendance, ni ironie dans l'amitié qu'il leur témoignait. Il échangeait quelques mots en anglais d'un ton cordial avec le chef de famille. La femme qui n'entendait que le cree, lui souriait d'un candide sourire qui découvrait ses dents blanches et les enfants ne se détournaient pas de lui. Ils connaissaient bien le garde-feu qui passait en bateau chaque semaine devant leur camp depuis le dégel et leur lançait un paquet de chewing-gum.

(NdMV. C'est l'une des pages, parmi bien d'autres, où Marie Le Franc s'identifie clairement avec Anne Bruchési : dans le roman, c'est Anne qui demande à prendre des photos de cette famille d'indiens, c'est Marie Le Franc qui la prend dans la réalité).



La chapelle-école



p. 113- 114-

Il était trois heures. Les écoliers sortaient de l'école et se hâtaient, tout roides dans leurs vêtements serrés.

(...)

- Papa, dit Delphis, a la plus belle terre de toutes ! on a jusqu'au lac. Y va s'bâtir une chaloupe c'printemps. On pêchera des truites.

- y va s'bâtir une maison à deux planchers, renchérit Léodas. Celle qu'on a est pas assez grande. On mettra les animaux dedans. ON a déjà deux vieilles poules et un coq.

- On a cinq z'acres de défrichés. Personne n'a autant ! ca va faire une grosse prime de défrichement l'année prochaine ! Nous on travaille su' la terre après l'école. On charrie des billots. Maman, elle s'met des vieilles culottes pour charrier les abattis.

- On va s'acheter deux chiens à Rouyn. On s'fera une traîne pour aller à l'école. Monsieur le Curé fait la classe aux grands pour leur apprendre la culture. Un colon a attrapé un petit ours vivant qu'il lui a donné. Il mange des biscuits dans sa main.

p.143-

Or, l'aîné des fils était en âge de prendre une terre à son nom. M. Paradis irait demander à M. Rolland d'arranger l'affaire. Ils la travailleraient entre eux et continueraient à vivre ensemble. Ainsi, ils n'auraient pas à abandonner leur maison, une des mieux construites du pays, faite pour durer cent ans.



Les Paradis au travail

Les Paradis au travail



Rapportant des provisions du magasin

Rapportant des provisions du magasin

p.60 –

A mi-chemin, on vit enfin une lumière briller. C'était la fenêtre d'une cache bâtie au bord de la route pour la commodité des colons de la région : ils pouvaient s'y approvisionner en farine, graisse et pétrole. L'auto s'arrêta. Ils entrèrent dans une longue salle aux murs couverts de rayonnages encore à peu près vides. Un poêle était chauffé au rouge. Un comptoir la traversait dans sa longueur. Des hommes étaient assis dessus, côté à côté, les jambes pendantes, le dos courbé, les coudes appuyés aux genoux. Ceux qui fumaient se redressaient, une main sous l'aisselle, l'autre tenant leur pipe. Ils entraient, sous prétexte de voir si le char de M. Rolland apportait la malle, ou si la marchandise était arrivée de Rouyn, mais en réalité pour le plaisir de se retrouver ensemble, dans la bonne chaleur, après la journée de travail solitaire. Ils étaient là comme chez eux. Un commis en manches de chemise, un stylo dans la poche de son gilet, travaillait debout devant une machine à compter et paraissait ignorer leur présence.



Les Paquin
ou « effardoche »

*Les Paquin
On « effardoche »*

p. 143-

Une des plus acharnées à la besogne était Mme Sanscartier, dont le lot dominait la route nationale. A présent que ses hommes avaient dégagé le terrain autour de la maison, elle se chargeait du reste et les laissait continuer plus loin leur travail de bûcherons. Elle était dehors du matin au soir, labourant la terre à la pelle comme si eu voulu la désosser, arrachant cailloux et racines. Si un passant lui adressait la parole, elle n'avait pas le temps de répondre, tout juste celui de détendre, dans un sourire machinal et douloureux, ses lèvres gercées par l'air sur ses dents d'un blanc de craie. Elle passait sur son front un coin du sac de toile brune qui Lui servait de tablier. Ses enfants étaient éparpillés autour d'elle, en vêtements couleur de terre, le dernier-né couché dans la vieille caisse de savon où il prospérait au soleil; le plus grand s'échappait, attiré par la rivière bouillonnante qui passait au pied de leur lot, et debout sur un rocher au milieu du courant, il pêchait, une ligne à la main. Il avait quelquefois la chance de prendre un poisson et criait à sa mère:

- J'en ai poigné un !

Et du haut de la butte elle répondait:

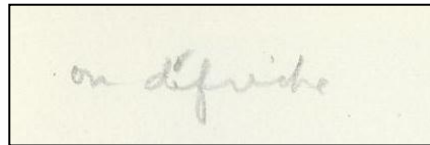
- Viens t'en à présent! Y a un bout de terre à effardocher.



p. 135-

Cette pointe offrait une grâce secrète, un refuge lumineux et murmurant inconnu de tous. Cependant, Rose s'aperçut que les garçons avaient commencé à y travailler, avec l'ardeur aveugle et destructrice de défricheurs. Un beau sapin avait été fraîchement coupé à ras de terre. Il avait disparu, sans doute emporté par l'eau. Des débris d'écorce jonchaient le sol et une poignante odeur flottait dans l'air.

On défriche



page 113



p. 143-

La plupart montraient la ténacité, sinon l'enthousiasme des Paradis. On voyait des familles entières joindre leurs efforts pour venir à bout d'une souche résistante, des femmes manier à deux le godendard. Ceux qui avaient des chiens les attelaient aux abattis, à la joie des enfants chargés de les guider.

Pour l'arrachage d'une souche, toute la famille s'y met

*pour l'arrachage d'une
souche, toute la famille
s'y met.*





*Ceci donne une idée
des chariots couverts
qui transportaient
les colons en hiver
(sur patins au lieu
d'être sur roues,
bâchés, avec
porte à l'arrière)*

*Ceci donne une idée des chariots couverts
qui transportèrent les colons en hiver (sur
patins au lieu d'être sur roues, bâchés,
avec porte à l'arrière)*



p.23

p. 23-24-

C'était de longs traineaux bas aux parois de toile avec une porte à l'arrière et une fenêtre à l'avant, évoquant ces charriots couverts qui servent aux caravanes pour traverser les régions désertiques de l'Amérique. Le tuyau d'un poêle perçait la couverture. Elles se précipitèrent à l'assaut, avant même que les conducteurs n'eussent fini d'atteler les chevaux. Mais le représentant de la colonisation vint assurer avec calme que tout le monde serait casé et il fit l'appel des familles. Rose Trépanier se trouva placée avec ses sœurs dans le stage de tête. Deux bancs étaient disposés en longueur contre les parois. Une couche de foin sur le plancher tiendrait les pieds au chaud. C'est du moins avec cette espérance que l'on s'embarqua. Le conducteur s'assit sur une chaise, face à une ouverture carrée par laquelle passaient les rênes des chevaux.



Sans commentaire au
verso.

Marie Le Franc est assise
sur le traineau

p. 128-

En effet, il y eut vers la fin de violentes tempêtes. Un vent écumant secouait la cime des arbres. Chaque maisonnette était un îlot battu par la neige. La circulation dans le bois devint pénible. Aux accalmies, les gens étaient pressés de mettre le nez dehors pour échanger leurs réflexions avec le voisin. Il fallait aussi aller au village pour les provisions, et quand ils se rencontraient dans le rang, courbés sous les paquetons, ils redressaient le cou pour se saluer, de voix qui faisaient vibrer le cristal de l'air. Ceux qui possédaient un bœuf hésitaient à se servir de l'animal affaibli par l'hiver, nourri d'un foin parcimonieux.



Rose - Aimée
à la Rivière
Solitaire

Rose-Aimée à la Rivière Solitaire

p.14-

Les Trépanier tinrent bon, et aux environs de Noël, Rose-Aimée fut avisée que leur camp était prêt et qu'elle devait se mettre en route avec un groupe de femmes et d'enfants qui partiraient par un convoi spécial au début de janvier.



1^{re} leçon de conduite
d'un attelage —

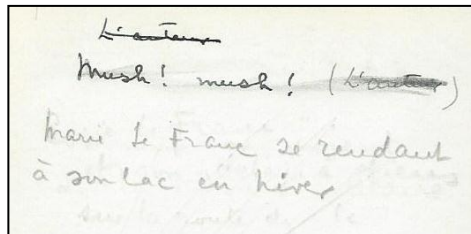
1^{ère} leçon de conduite d'un attelage

p.49-

« tu pourrais-t'y pas m'trouver un chat? J'ai pas apporté le mien parce que ça porte malheur. Les souris commencent à venir dans la maison. La femme a peur de d'ça. A moi, m'faut des chiens. Ça n'a pas d'bon sens de porter son butin su' l'dos, des milles de même! On s'ferait une traîne. Ça servirait aux enfants pour aller à l'école. »



Reprendre explications du début, diapos 5, 6, 7, cette photo prise en 1933, a été légendée par la suite, le lac ayant reçu le nom de Maire Le Franc en 1934, mais elle-même n'ayant pu s'y rendre qu'en 1938



L'auteur

Mush ! Mush ! (L'auteur)

Marie Le Franc se rendant à son lac en hiver

p.69

Extrait de « Inédit : le lac Marie-Le Franc », Marie Le Franc, Voix et Images, vol. 36, n° 3, (108) 2011, p. 15-19

Marie Le Franc évoque le lac qui vient d'être baptisé de son nom, et de la visite qu'elle lui fera.

Dans quelle saison l'aborderai-je ?

(...)

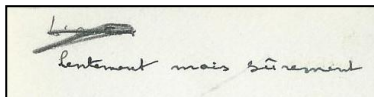
Sera-ce l'hiver, qui transforme les lacs en jattes blanches caillées par le froid ? Ferai-je péniblement une trouée dans les buissons pour arriver jusqu'aux bords, et écartant du bout du pied la neige pour éprouver la glace, avancerai-je d'un pas peu à peu raffermi, attentive à éviter les trous par lesquels le lac respire ? Tout disparaîtra à l'horizon dans un cercle de brume moelleuse. Une neige errante flottera dans l'air, contente de trouver mon cou, mes lèvres, mes paupières pour se poser, en leur chuchotant des histoires de l'espace. Le lac blanc aura des reflets bleus. Que la tempête se lève, et il faudra bander ses muscles et son courage, pousser son bâton devant soi comme s'il avait le flair d'un chien, chercher la rive à l'aveugle et tout d'un coup en heurter le roc du genou.

Voir avec photo précédente



*Les braves bêtes !
Marie Le Franc
et ses chiens de
traîne -*

*Les braves bêtes !
Marie Le Franc et ses chiens de
traîne*



L'auteur

Lentement mais sûrement

p. 67-

On avait fait venir de Notre-Dame du Nord un vieux petit traîneau démodé qui pourrissait dans la grange d'un fermier. Il semblait passer partout. On l'appelait le «carrosse de la garde», sans y mettre de moquerie. Les bureaux de Québec suggérèrent, par économie, un attelage de chiens qu'elle apprendrait à conduire. Anne Bruchési protestait avec toute l'énergie dont elle était capable. Que deviendrait-elle la nuit, surprise par la tempête, avec les chiens. partant à l'épouvante? Comment voulait-on qu'elle, qui n'avait jamais élevé la voix de sa vie, ou fait un geste brutal, menât à coups de fouet les sauvages créatures?



*Mlle Bégin, garde-malade, et un groupe d'employés du bureau de la colonisation.
Mon "pays", Josette, la garde, et un groupe d'employés du poste*

Mlle Bégin, garde-malade, et un groupe d'employés du bureau de la colonisation.

Mon « pays », Josette, la garde, et un groupe d'employés du poste

p. 130-

Depuis que la route s'améliorait, c'était le plus souvent l'auto de M. Rolland qui transportait les malades à l'hôpital. Et les gens du bois prenaient l'habitude de venir la chercher « en chiens » ou « en boeu ».

p. 13-

Les défricheurs connurent pendant les premiers mois une rude vie. Il fallut allonger pouce par pouce le « cordon » dans le bois, abattre les arbres qu'on jetait en guise de ponts sur les rivières et camper le soir là où on se trouvait. On était dans la boue jusqu'au ventre. Les pieds gelaient dans les bottes qui se déchiraient aux chicots. Les bœufs que quelques-uns avaient réussi à acheter en commun, et qu'ils prêtaient aux autres en échange de journées de travail, s'enlisaient et finissaient par crever de misère.



p. 40-

Un homme arrivait en sens inverse, conduisant par la corne un bœuf étique attelé à une traîne faite de quelques planches où ballotaient une botte de foin et des paquets de tabac en feuilles.

*Le ministre de la colonisation
et le 1^{er} attelage à bœufs*

*Le ministre de la colonisation
et le 1^{er} attelage à bœufs -*



Un « équipage », chez les colons,
à la Rivière Solitaire.
—
Près du bœuf: l'abbé Moreau
et M. Prs Lafortune, échevin
de la ville d'Ottawa.

Un « équipage » chez les colons à la Rivière Solitaire.
Près du bœuf : l'Abbé Moreau et M. Prs (?) Lafortune,
échevin de la ville d'Ottawa

p. 105-

Ils auraient voulu voir, aussi à la Solitaire certains agents recruteurs qui avaient fait de si belles promesses. Si vous rencontrez l'abbé Legault à Trois-Rivières, dites-lui qu'on engraisse icirte au chaud et à la bonne nourriture, et si vous descendez à Montréal, passez donc au C.P.R. saluer de not' part M. Lafortune qui s'est occupé de not' transport. Qu'il vienne faire un tour chez nous. Et qu'il ne manque pas d'apporter son fusil. Y a des chevreux en masse! Y passent à not' porte. Y n'aura que la peine de siffler dessus. Des chevreuils, on n'en voyait jamais. Ceux qui n'avaient pas de fusil s'en consolaient, Pour les autres, la poudre coûtait trop cher.